

0084.

Ecole

Nationale

Supérieure des Bibliothèques

1976  
24

LYON

L'IMPRIME

DANS LA SOCIÉTÉ SENÉGALAISE DE TRADITION ORALE :

TEMOIGNAGE

Gassama

Ahmadou

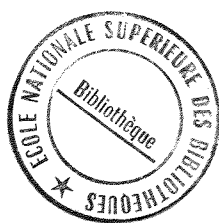
Kane

Fatou

Binetou

1976

L'imprimé dans la société sénégalaise de  
tradition orale: témoignage



## SOMMAIRE

INTRODUCTION

CHAPITRE I : UN HERITAGE COLONIAL

CHAPITRE II : LA POPULATION FACE A L'IMPRIME

1ère Partie : LES ANALPHABETES

2ème Partie : LES ALPHABETISES

CHAPITRE III : LE SUCCES DE LA RADIO : UN DANGER

CONCLUSION

## INTRODUCTION

---

Contrairement à ce que l'on croit en général, l'Afrique Noire a connu l'écriture. Les Méréo (1) s'inspirent des hiéroglyphes égyptiennes. Les Vai (2) inventèrent une écriture pictographique. Les tribus proches des Mende (2), Bassa (2), Gerze et Tóura les imitèrent. Elles transposaient avec exactitude la structure phonétique de la langue parlée. Les Bamoum (3), grâce à leur chef Njoya (4) restructurèrent le système symbolique pictographique en un système alphabétique et syllabique. Les Nsibidi utilisèrent des pictogrammes. Les peuples du Dahomey, les écritures hiéroglyphiques. Pourtant aucune de ces différentes inventions ne fit tache d'huile dans le Vieux Monde Noir. Elles demeurèrent en usage uniquement chez leurs inventeurs forestiers.

Aussi les différentes ethnies qui habitent la savane tropicale sénégalaise ignorèrent tout de l'écriture. Les moyens de communications précaires les empêchèrent de bénéficier des découvertes des peuples de la forêt équatoriale. Le Sénégal resta ainsi un pays de pure tradition orale. Aussi la langue y est-elle une réalité essentielle. Elle communique, diffuse le savoir, constitue le support de la pensée. D'ailleurs elle s'identifie à la connaissance elle-même. L'initiation du jeune adolescent à la vie, l'apprentissage aux techniques artisanales se font à l'aide de formules secrètes. L'homme de savoir, le charlatan utilisent un langage insoudable. L'éducation s'assimile à la révélation de recettes singulières.

La colonisation nous amène la civilisation de l'écrit. Elle bute contre notre conception ésotérique du savoir. Mais elle ne la détruit pas. Les colonisateurs disposent d'une civilisation laïque et scientifique. Elle contribue à la diffusion de la culture. Ils se contentèrent de clamer haut et fort. Ils nous refusèrent les moyens d'y accéder. Cela rentre dans l'ordre de la politique coloniale.

Alors quelle place réservons-nous à l'imprimé, support de cette civilisation puissante mais dominatrice et intense ? (Dans notre propos le concept d'imprime couvre son sens le plus large. Il désigne aussi bien les livres, les journaux que les romans photos, les tracts). Divers facteurs déterminent les différentes positions.

La radio ne correspond-elle pas mieux à nos dispositions ? Ne constitue-t-elle pas un danger dans la mesure où nos faibles moyens économiques n'autorisent pas une politique adéquate de l'audio-visuel ?

Ne pourrions-nous limiter nos ambitions à diffuser le savoir par l'imprimé ? L'échec la méthode C.L.A.D. (3) confirme sa place indéniable dans une politique d'alphabétisation d'un pays sous développé.

- (1) Peuple de l'Ancien Royaume Nubien du 1e millénaire avant Jésus Christ..
- (2) Cf l'article de OLDEROGGE (Dimitri) "Les langues méconnues de l'Afrique" In: Courrier de l'UNESCO - Mars 1966 - P. 25-29..
- (3) Méthode soi-disant audio-visuel mise au point par le Centre de Linguistique Appliquée de Dakar.

## CHAPITRE I

### UN HERITAGE COLONIAL

Pourtant, l'intention qui préside à l'institution du C.L.A.D. est fort louable. Nous ne pouvions maintenir les méthodes de l'enseignement colonial. La politique des occupants ne peut aller de pair avec l'accession du colonisé à la culture. Le meilleur moyen de nous en empêcher serait de ne pas créer des écoles. Cela s'avère impossible. Les négociants ne se contentent plus du trafic des esclaves, de l'or, de l'ivoire sur les côtes. Il leur faut désormais pénétrer à l'intérieur du continent, s'y installer, susciter des marchés pour les surplus de produits industriels français, atteler les autochtones à la culture de matières premières pour alimenter les industries françaises. Les affaires se compliquent. Une administration coloniale s'implante. Elle institue le travail forcé, les réquisitions agricoles et lève des impôts. Mener à bien ce vaste programme nécessite des cadres subalternes. Les indigènes font l'affaire. Ils doivent savoir lire et écrire. La mission civilisatrice de la France se résume donc à des exactions, quelques écoles. Elle omet l'Université et la bibliothèque. Cette dernière institution n'occupe certes pas la place qui lui revient à la métropole à cette époque. Alors que les bibliothèques publiques parsèment les U.S.A. et la Grande-Bretagne sous l'impulsion d'associations privées et de riches particuliers, les bibliothèques municipales françaises végètent. Pourtant la bibliothèque cherche sa voie. Les bibliothèques populaires fleurissent dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Et même si elles ne sont pas fonctionnelles, on compte en France, 3000 bibliothèques en 1902. Les bibliothèques scolaires suivent un cheminement parallèle à celui des bibliothèques populaires. Une circulaire du 31 Mai 1860 recommande l'acquisition d'une armoire bibliothèque dans le mobilier scolaire. En 1960, cette armoire bibliothèque n'existe pas encore dans nos écoles. Et nous ne pourrions que réitérer la sempiternelle question "A quoi servent les valeurs occidentales si elles ne sont appliquées qu'entre les blancs ?". Tous les colonisés se l'ont demandé. Dans le cas précis des bibliothèques l'attitude des colonisateurs s'explique. Ils nous relèguent dans un mépris souverain. Leur supériorité technique les a induit en une grave erreur d'appréciation. Ils ont cru détenir la "Civilisation". Cette civilisation de l'écrit comporte la technicité, la puissance matérielle, la domination et l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais elle véhicule aussi des idées de liberté, de respect de condition humaine, d'égalité, de fraternité. Elle a engendré de grands penseurs qui les clament.

Ils les fixent à jamais dans les livres, les journaux. L'imprimé les véhicule. Elles traversent ainsi les temps, les âges, les espaces. Elles ne nous atteindront que tardivement. La colonisation y veille. Elle n'établit pas d'infrastructure pour les accueillir, les diffuser. Un réseau de bibliothèque sonnerait le glas de l'ère coloniale si lucrative, si propice au capitalisme. Il y aurait toujours quelques esprits (français) frondeurs. Ils trouveraient le moyen de propager la littérature subversive. Ils manifestent leur désapprobation de l'occupation. Aucun écho de cette propagande anticolonialiste ne doit nous arriver. La bibliothèque met à la disposition de tout un chacun la plus importante masse de documents disponibles. Elle constitue un danger. Les commis, les petits employés demeurent subalternes. L'on se garde de leur octroyer les possibilités de se perfectionner. D'ailleurs, les précautions dépassent le cadre des bibliothèques proprement dites. Elles s'étalent à l'imprimé. Une censure contrôle si bien nos lectures. Les journaux satiriques, les tracts inondent la métropole. Ils ne parviennent pas aux colonies. Seuls les manuels scolaires, les recueils de contes et légendes, les romans d'africanistes représentent la littérature française. Tous ces ouvrages célèbrent la mère patrie, sa mission civilisatrice. Les maîtres ne trouvaient pas opportun d'adapter les programmes des écoles aux réalités du continent africain. Les petits sénégalais apprennent l'histoire, la géographie de la France. Ils font des exercices de locution avec les mots tels neige, pin, sapin, Seine, Rhône etc..... Notre jeune état indépendant hérite de toutes ces tares. Arrachés à notre système traditionnel oral, nous nous trouvons tout d'un coup parachutés dans un système diamétralement opposé. Le mal serait moindre et même bénéfique si nous jouissions des avantages de l'écrit. Au contraire, l'on s'arroge le droit de nous déraciner. L'on ne daigne pas implanter les moyens, les conditions nécessaires à notre adaptation à la nouvelle formule.

Notre pays doit faire face à ce problème énorme. Sa dépendance vis à vis de l'ancienne métropole maintient les privilèges, les profits de cette dernière. L'exploitation demeure sous une forme nuancée et plus lucrative. Désormais, elle ne compte que des recettes. Une occupation visible impliquerait des obligations coûteuses, des investissements perdus dans le secteur socio-culturel. Par souci d'efficacité, la politique coloniale étouffe ce domaine. Aussi, au lendemain de l'indépendance, nous ployons sous un lourd héritage : l'imprimé. Il nous pèse. Une partie de la population découvre les portes qu'ouvre le savoir des Blancs. L'école leur a conféré la supériorité technique sans laquelle ils ne nous auraient pas colonisés. En bons stratèges, les Sénégalais y envoient leurs enfants pour "apprendre à vaincre sans avoir raison". Mais bien que le nombre de ceux qui prennent conscience de l'imminence de la scolarisation soit infime, les locaux ne suffisent pas à recevoir leurs enfants. Les colons n'ont pas prévu ce revirement de la situation. Le Sénégal se confronte ainsi au problème de construction de nouvelles écoles. Il s'ajoute à ceux de la sécheresse, de la faim. Ces derniers le repoussent au second plan des préoccupations. Des solutions d'attente sont envisagées. Les parents d'élèves cotisent pour construire des cases, des baraques. Les municipalités louent d'anciennes boutiques abandonnées. Les peuples nantis nous offrent de

grands lycées. Ils complètent nos installations de fortune. Les établissements d'avant l'indépendance croulent, partent en petits morceaux sous l'effet conjugué de l'humidité et de la chaleur. Leur mobilier résiste encore moins. Et comme l'argent manque pour les retaper..... Voilà donc le cadre qui accueille l'imprimé. Il se réduit au strict minimum : les ouvrages scolaires. Leur nombre demeure insuffisant. La situation s'empire chaque année. Les pouvoirs publics n'essayent pas d'y remédier. Ils en ont "ras le bol". Il leur a fallu tout recommencer à l'avènement de l'indépendance : changer les programmes, les repenser, les adapter à nos réalités, engager des dépenses pour la production de manuels adéquats. La mauvaise volonté de nos dirigeants dans le domaine de l'ouvrage scolaire offusque nos parents analphabètes. Ils s'en étonnent. Ils affirment dans un soupir "au temps des blancs, on donnait au moins un livre aux écoliers". Et quel livre ! Suffit-il de distribuer chaque année un manuel à un enfant pour lui offrir toutes les chances de devenir un homme instruit ? Quand nous voyons les moyens mis en oeuvre en occident pour promouvoir la culture, nous nous demandons comment nous avons réussi à franchir le rubicon du Certificat d'étude primaire. Beaucoup s'y heurtent. Les autres n'y parviennent pas. Ils ne se hasardent pas à aller à l'école. Elle n'offre de place qu'aux "individus de talent".

Dans ce contexte, les institutions comme la bibliothèque municipale, la bibliothèque populaire semblent ne pas avoir de raison d'être. Pour implanter des bibliothèques il faut un minimum de clients qui sachent lire. Ou du moins qui soient alphabétisés. Elles n'étaient pas nécessaires. Personne n'en éprouve le besoin. Les autochtones ignorent jusqu'à leur existence. La bonne conscience de l'occident ne s'émeut pas de cette situation scandaleuse. Ceux qui représentent sa mauvaise conscience se battent pour la libération. Ils vitupèrent contre tout, excepté la condition de sous-développement culturel sciemment imposée aux Noirs. En 1960, la France nous lègue quelques écoles, remplies de manuels scolaires célébrant les Alpes, Paris,..... La malhonneteté intellectuelle atteint son paroxysme dans les livres d'histoire. Ils relatent les réactions de désespoir contre la colonisation. Ils présentent les héros sous les traits de brigands, voleurs, pilliers. Les rédacteurs de ces sornettes ignorent l'existence d'historiens sénégalais traditionnels : les griots. Ces collègues que méprisent les élaborateurs de l'histoire coloniale, relèvent leurs mensonges. Ils exaltent la bravoure de nos preux au cours des veillées, autour du feu. Ainsi, très tôt le livre rebute. Soit le programme ne nous accroche pas. Les éléments extérieurs comme la neige, Vercingétorix nous épatent au début. Ils nous lassent quand ils deviennent des leitmotiv. Le lavage de cerveau échoue à tous les coups. La tradition orale **dément** certaines affirmations. Elle nous replonge dans notre passé. Elle enrichit notre répertoire. Elle retrace les faits que les colons n'ont pas voulu rappeler. En histoire officielle les génocides de populations, les meurtres perpétrés sont passés sous silence. L'histoire locale se fait un devoir de les raconter. La culture parasite, mensongère qu'on nous inculque à forte dose se heurte ainsi contre un mur. Le livre, le journal l'ont véhiculé.

Avec l'histoire leur contenu a évolué. Mais leur forme de codex n'a subi aucun changement. L'analphabète sénégalais ignore qu'ils peuvent véhiculer un message d'amour, de paix. Il leur étiquette toujours leur fonction première, celle que la colonisation leur a dévolu. Il les dédaigne. Et d'après son éducation, ses croyances, son expérience individuelle ou collective de l'occupation française, ses différents contacts avec les livres, les journaux, il méprise en général l'imprimé.

## CHAPITRE II

---

### LA POPULATION FACE A L'IMPRIME

---

#### 1ère Partie : LES ANALPHABETES

---

Il apparaît avec la colonisation. Elle s'amena avec un cortège de maux, de souffrances et de misères. Entre cette civilisation de l'oppression et son support, l'imprimé, il n'y a qu'un pas. Certains esprits font vite de le franchir. Les livres véhiculent la pensée occidentale. Elle n'a ni secret, ni mystères. Elle met à nu aussi bien les valeurs authentiques que les anti-valeurs, les amoralités. Elle menace notre monde de magie. Elle tendrait à nous asservir. Sa puissance matérielle nous séduirait. La tentation serait si forte que nous en perdriions les valeurs culturelles du Monde Noir. Les Anciens essayent de conjurer le mal. Ils l'attaquent à sa racine même : le livre, le périodique. Gardiens du patrimoine culturel, ils ne cessent de nous mettre en garde contre "l'acculturation". Que restera-t-il de l'Afrique si ses enfants singent les blancs ? Dans les livres, ils apprennent qu'il n'y a rien de tel que d'être libre, indépendant. Les héros des romans constituent de mauvais exemples. Ils exaltent des expériences individuelles, de révoltes contre l'ordre établi. Et nos vieillards de renchérir "Ou va le monde ?". Ils considèrent les jeunes comme fous, détraqués, sans foi ni loi. Trop de lecture les rendent ainsi. Un adolescent se tient mal en public ou fait une réflexion désobligeante à un parent au huitième degré. Les gens l'étiquettent : "C'est un toubab (1)". Il ne connaît que ce que contiennent les livres. Or les livres, ce n'est pas la vie". Certains intellectuels s'accommodent fort bien de ce qualificatif de toubab. Ils traînent toujours un bouquin, un journal dans la main. Ils congédient ainsi les parasites. Ces derniers ne viennent pas vous embêter, vous demander de l'argent s'ils savent ou entendent dire que vous plongez le nez dans le journal quand on vous salue. La meilleure façon de se débarrasser de ces "invités imprévus" consiste parfois à prendre un livre, à faire semblant de lire sans prêter attention à leur causerie. Nos sages affirment que ceux qui ne s'intéressent qu'aux livres, ne brillent pas en société. Ils deviennent des rustres, des personnages grossiers, sans finesse, ignorant les allégations savoureuses ou fielleuses de nos langues. Les intellectuels passent pour de grands ignards. Effectivement une bonne partie de notre richesse culturelle nous échappe. L'école nous a pratiquement exilé du terroir. De peur de passer pour des "déracinés" nous nous trouvons souvent dans des situations ridicules.

(1) blanc français

Pendant 15 jours l'on cherche à terminer un roman intéressant en vain. Se mettre dans un coin pour lire équivaut à dédaigner les palabres des soeurs, cousins, tantes ou oncles. Ils s'indignent de vous voir préférer les choses du blanc à leur causerie. Elle véhicule la sagesse millénaire de ton peuple. Et souvent les sarcasmes, les réflexions désagréables vous tombent dessus : "Maintenant tu es un toubab. Tu ne peux t'abaisser à causer avec nous. Nous nous situons bien en dessous de l'intellectuel que tu es. Tu préfères le livre". Il faut l'avouer ces conversations sont parfois vides. Elles ne vous enrichissent nullement. Elles colportent des potins, des cancanes. Les oisifs s'y adonnent à coeur joie. Ils ne vous pardonnent pas de vous mettre à l'écart, un livre à la main. Vous avez la nette impression que le livre les gêne. Si vous vous mettez à distance pour nettoyer le riz, coudre ou même rêvasser, nul ne s'en offusque. L'on comprend bien qu'une conversation puisse ne pas vous intéresser. L'on ne comprend pas du tout que vous lisez au lieu de vous ennuyer. L'affaire peu aller loin. Une amie d'enfance s'interdit à tout jamais de vous rendre visite, une tante de vous adresser la parole en dehors des mots de circonstances. Par mégarde vous n'avez pas répondu à un salut ou à une réflexion quelconque. Vous étiez plongé dans un livre, un journal. Une occupation comme la lessive, la cuisine vous aurait accaparé, ils n'auraient pas réagi de cette façon. Le silence, la réponse évasive s'assimilent au mépris quand la lecture capte toute votre attention. Ainsi, on lit difficilement. Pour rien au monde, nous ne voudrions perdre une amitié, la sympathie d'un arrière-cousin-de-la-femme-d'un oncle. Nous craignons qu'on nous jette l'anathème d'être un toubab. Tant pis pour la lecture. Elle attendra les nuits sans veillée. Brandir un livre quand les gens dansent, rient ou causent consiste à imiter les blancs. C'est le comble du snobisme. Un parent proche, un vrai ami n'hésitera pas à vous l'arracher des mains, à le garder pour vous rappeler à l'ordre. Il vous évite ainsi d'être le sujet des conversations. Ainsi, le manuel de classe excepté, l'imprimé à cause du contexte historique où il a apparu fait l'objet d'un mépris général dans les larges couches analphabètes de la population.

L'avènement du photo-roman accentue le dédain. Les couples s'embrassent à pleine bouche. Les filles en bikini ou torse nu, les cadavres s'étalent sur les pages. Nos pauvres vieux sont sidérés par tant "d'amoralité". Elle dépasse l'imagination la plus osée. Ils vitupèrent contre cette sous-littérature. Ils la rendent responsable de tous les problèmes socio-éducatifs. Des jeunes filles se suicident. Elles ne peuvent supporter une déception amoureuse "Elles lisent cela dans les journaux. Dans notre vieux Sénégal vous savez bien que la femme a de la pudeur. Elle cache aussi bien ses fesses que ses sentiments. Elle ne se fait pas "manger la bouche" à plein jour. Elle ne se tue pas pour un homme" soliloquent nos vieilles. Leurs réflexions ne sont pas dénuées de sens. Les rares cas de suicide par amour, certaines névroses de jeunes gens s'enregistrent chez ceux qui savent lire. On n'entend jamais parler d'une illétrée qui s'est suicidée pour des problèmes de coeur. Le contexte social est telle que vous n'avez pas le temps de broyer du noir.

Le sentiment amoureux ne s'extériorise pas. Les romans feuilletons, les photo-romans introduisent la conception occidentale de l'amour. A la moindre vétille elle tourne au drame. Des pères de famille avertis à la grand'place (1) dépistent le fléau. Ils reconnaissent le photo-roman. Ils l'interdisent formellement à leurs enfants. Ces derniers les cachent sous les matelas, dans les armoires, les valises. Et quand on les traquent trop, ils cherchent un havre de paix chez un ami dont les parents ignorent ou négligent la portée du mal, la plupart du temps, les lecteurs assidus se satisfont de l'ombre d'un arbre dans un coin de rue désert, au moment de la sieste. Et tout le monde de se plaindre, de regretter le bon vieux temps où l'homme vivait en accord avec le cosmos sans heurts, ni drames. Les perturbations s'amènent avec la civilisation occidentale, ses livres, ses journaux.

Pour bien saisir la part des misères coloniales dans ce refus de l'imprimé, comparons le avec l'écrit arabe. Avant les Français, les Arabes nous ont colonisé. Ils ont introduit le livre, en l'occurrence le coran. Tout le monde l'adopta sans réserve. Depuis les néophytes les plus fanatiques jusqu'aux animistes invétérés. Ces polythéistes adorent le feu, l'eau, le vent tout en vénérant les paroles d'un Dieu nouveau. Les différents versets, prières sont recopiés sur des feuilles de papier volantes. Nous en faisons des amulettes. Car, disons le notre contact avec les Arabes se fit sans heurts. Même s'il y en a eu, les plaies se sont cicatrisées. L'occupation arabe remonte assez loin dans le temps. Les esprits ont eu le temps de s'apaiser, d'oublier. D'autant plus qu'une colonisation française plus violente, plus possessive, plus inhumaine lui confère un visage humanitaire. Certes, les arabes venaient rafler les petits enfants, les hommes isolés et les vendaient. Pourtant ils n'allèrent pas plus loin. Ils ne nous imposaient pas leur présence. En outre, avant d'atteindre le Sénégal, la civilisation arabe a transité en Mauritanie. Cette région tampon relie le Vieux Monde Noir à l'Afrique Blanche. La civilisation métisse de cette zone de contact est une symbiose des civilisations araboberbère et négro-africaine. Le désert ne put empêcher l'interpénétration des deux mondes. Nous adoptons la culture arabe très voisine de la nôtre. La Mauritanie l'ayant remodelée surcroît, il ne s'avère pas difficile de l'adapter à nos modes de vie. En plus, le support de cette civilisation, le Coran apporte un message d'amour, de paix. 80 % de notre peuple s'y accroche. La Bible diffuse le même message. Tout le monde s'accorde sur sa grande valeur. Une minorité croit aux missionnaires. Ils ont été les éclaireurs d'une armée de tueurs et d'exploiteurs. Ils ont ainsi failli à la mission d'amour du Christ. Les Français introduisent très tôt le photo-roman, les livres pornographiques. Des scènes obscènes illustrent les pages. Elles démystifient le livre en général. Du coup, elles désacralisent la Bible. Elles enlèvent à l'écrit français toute considération. Les Sénégalais analpha-

(1) = Arbre à palabre ou la véranda d'une boutique où les pères de famille se rassemblent pour causer.

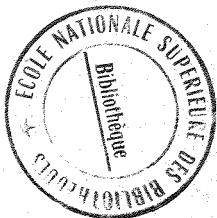
bêtes se rendent compte qu'il peut aussi bien véhiculer le meilleur que le pire. Ils le dédaignent. Les Arabes ne nous ont transmis que le Coran. Ils n'avaient pas à l'époque les moyens de produire des romans pornographiques en excédant. Ils ne les exportèrent pas. La sous-littérature arabe nous demeura inconnue. Même le coran était une marchandise rarissime. Il était la plupart du temps manuscrit. Beaucoup ne le connurent que par fragments. Seuls les grands érudits disposaient d'un exemplaire. Les rares individus qui savaient écrire le recopiaient. La grande majorité des gens avaient et ont toujours des sortes de "livres d'heures" pour la piété quotidienne. L'arabe n'est donc connu que par les versets, les prières. Ils célèbrent la gloire d'ALLAH. Cette méconnaissance de la para-littérature arabe eut la conséquence suivante : tout caractère arabe s'assimile à un écrit sain, divin pour le commun des Sénégalais. Aujourd'hui le roman arabe pénètre le Sénégal sous toutes ses formes. Les gens s'indignent toujours de vous voir poser un livre, un journal à caractères latin au-dessus d'un quelconque fascicule à caractères arabes. Vous profanez la parole du Dieu. Cette dernière a pénétré dans les masses populaires sénégalaises dans des conditions relativement douces. Elle s'intègre à notre milieu sans coupure radicale. Elle a un idéal religieux. La pensée occidentale vient. Le même idéal l'accompagne dans la Bible. Les exactions coloniales s'avèrent aux antipodes de la parole de son Dieu. En plus les mêmes caractères véhiculent le sacré et la pornographie. Cet irrespect du divin heurte notre conception du sacré, notre vision ésotérique du monde.

Elle explique paradoxalement la place de choix fait au manuel scolaire. Il enferme la science du blanc, le secret de sa force, de sa puissance matérielle. Les affres de la colonisation ne nous ont pas aveuglés. Le processus de modernisation est irréversible. La conjoncture mondiale actuelle nous y oblige. Notre peuple en prend conscience. D'où qu'elle provienne, la connaissance émancipe l'homme. Il nous faut la posséder pour en faire un outil. Les manuels scolaires complètent nos sciences occultes. Prenons chez les blancs ce qui est universel, enrichissant (la science) et laissons leur ce qui est mauvais, perturbant et dangereux pour la survie de nos valeurs authentiques. Ce raisonnement favorise le travail scolaire. Tout le monde vous laisse apprendre tranquillement. Personne ne vous dérange sciemment car vous accomplissez un travail profitable, rentable. L'école est un "moyen privilégié de promotion sociale" (1). Effectivement au Sénégal "On ne peut progresser dans la hiérarchie professionnelle en dehors de la filière officielle de l'enseignement" (1) Aussi des vieux vous offrent des amulettes. Ils font des prières à votre intention. Elles garantissent une mémoire infailliable. Elles vous aident à bien assimiler. Pendant les révisions, quand vous préparez un examen toute la maison s'ingénie à vous laver votre linge. Personne ne vous en voudra de ne pas aller voir ce qui se passe dans la cuisine. Tout sera mis en oeuvre pour vous rendre votre corvée moins pénible.

(1) CAMPION-VINCENT (Véronique).- Système d'enseignement et modalité sociale au Sénégal (In : Sociologie des mutations / sous la direction de G. Balandier.- Paris : Anthropos, 1970)

Les parents analphabètes éprouvent une pitié profonde pour leur bambin de sept ans. Le pauvre ! Se lever de si bon matin pour aller à l'école ! Apprendre à lire au lieu d'aller jouer dans la cour ! Pour alléger la charge aux petits, les mères s'intéressent aux livres. Elles regardent les images, les interprètent. Elles se font expliquer certains détails. Les bambins s'adonnent fièrement à ces séances. Elles font semblant d'être intriguées, de comprendre laborieusement, de s'enthousiasmer des propos des jeunes écoliers, de ce qu'ils découvrent ensemble. Cette recherche collective incite l'enfant à mieux apprendre. Il écouterait bien la leçon du maître. Il pourra ainsi faire un "brillant exposé" à sa mère. Elle feindra d'y accorder un grand intérêt. Finalement elle trouve du goût à ce jeu. La magie des mots l'envoute. Le mystère de la parole écrite l'attire. Petit à petit, elle prend goût à feuilleter les livres. Et quelle ne fut notre surprise en entendant une vieille de 65 ans lancer à son petit fils : "Tu es aussi poltron et vantard que Tartarin de Tarascon". A la question : "Comment se fait-il que tu saches que Tartarin est poltron et vantard ? ", elle rétorque : "On n'a pas besoin de savoir lire pour cela. Il suffit de voir comment il regarde. Ses yeux sortent de leur orbite sous l'effet de la peur." Et elle débite dans un langage très imagé, dans une version identique à celle d'Alphonse Daudet "La belle histoire de Tartarin de Tarascon". Une enquête nous prouve que la vieille sénégalaise connaît des héros populaires occidentaux. Elle a envoyé quatre de ses enfants à l'école. A l'époque elle a eu beaucoup d'audace. Elle a dû s'insurger contre toute la société du village. Les critiques pleuvaient de toute part. Pour donner du courage aux petits, son cœur de mère lui dicte de s'intéresser de très près à leur travail. En général, la maman sénégalaise couve son cadet. Un lien très étroit les unit. Elle ne le délaisse que quand il devient âgé. Un plus jeune sollicite ses soins. De sorte qu'elle ne connaît que les manuels des petites classes. Avec la modernisation, cette communion entre la mère et l'enfant autour du syllabaire, du livre de contes et légendes tend à disparaître. Depuis que la première s'est mise à travailler, elle ne dispose plus du loisir de parcourir le monde fantastique du livre. La magie du mot, l'attrait des images n'ont plus d'impact sur les mères intellectuelles. Elles ne semblent plus se souvenir de l'immense bonheur qu'elles éprouvaient à vivre des aventures merveilleuses en compagnie de leur maman. Leurs enfants, eux, ne le connaîtront jamais. Le prétexte : le manque de temps, les exigences de la vie actuelle.

Certes elle a ses contraintes. Celle qu'invoque les mères intellectuelles irresponsables en est des moindres. Il en existe d'autres plus aigres. Les négliger nous coûte très cher. Par exemple, le travail le plus simple exige un minimum : être alphabétisé. Les matrones des dispensaires, les ouvriers, les artisans, les commerçants de détails, etc... harcèlent les jeunes lycéens. Ils se procurent un syllabaire,



un cahier, un crayon. Ils passent de longues heures à psalmodier les consonnes et les voyelles françaises. Une bonne volonté trouve le moyen d'apprendre à grands cris au milieu d'un tohu-bohu infernal. Ces autodidactes abandonnent quand ils estiment acquérir le strict nécessaire à leur occupation. Aucun moyen n'est mis en oeuvre pour les aider, leur assurer la formation permanente. Ils se lassent très vite de talonner les "alphabétisés, depuis le bambin tout fier de prononcer mieux qu'eux jusqu'à l'universitaire. Ce dernier est un élément rarissime. Même si l'on réussit à le coincer chez lui ou au tournant d'une ruelle, il n'est jamais disponible. Il vient juste voir ses parents. Il rentre à Dakar dans 2 ou 3 jours". D'ailleurs l'analphabète hésite à l'aborder. Il éprouve des réticences à déranger ce grand érudit pour lui demander des détails de prononciation. Il se rabattra modestement sur les écoliers. Les étudiants se réservent les grandes discussions théoriques, métaphysiques, philosophiques sur Heidegger ou Kant, Marx. Ils ne soupçonnent pas le désarroi de l'analphabète. Ils ne savent pas qu'il veut pouvoir lire et écrire ses lettres, faire ses comptes sans l'aide de personne. Qu'il veut retrouver à Dakar le nom d'une rue, d'une place qu'on lui a griffonné sur un papier. La plupart de ces noms sont en français. Tout Sénégalais doit savoir les prononcer d'une façon intelligible. L'alphabétisé n'appréhende pas ces problèmes. Tout lui paraît si simple. La civilisation de l'écrit de l'imprimé l'a intégré. A quel prix ?

## CHAPITRE II

---

### 2ème Partie : LES ALPHABETISES

---

Nous n'étendrons pas nos propos aux personnes issues de la classe bourgeoise moderne. Une minorité de hauts fonctionnaires de l'Etat la constitue. Dans ce milieu l'enfant se familiarise très tôt à l'imprimé. Le papa achète de grandes encyclopédies et dictionnaires. La maman s'abonne à "Femme d'aujourd'hui", "Quelle", etc... les bandes dessinées distraient les enfants. Ces genres de parents jouissent souvent d'une éducation supérieure. Il représente moins de 5 % de l'ensemble des parents d'élèves. Nous considérerons les alphabétisés des classes moyennes et pauvres.

L'enfant de ce milieu peut aussi connaître l'imprimé avant d'aller à l'école. Les aînés amènent des manuels, des prix à la maison. Ce second genre d'ouvrages est très prisé. Il comporte très souvent des illustrations. Ces images ont inspiré un jeu aux petits enfants. Ils se réunissent autour d'un grand volume. Ils se scindent en deux groupes adverses. Avant de l'ouvrir chaque groupe opte pour un côté : les images des pages gauches reviennent au 1er groupe, celles de droite au second. Ils feuilletent tout le livre. Le groupe qui totalise le plus d'illustrations est gagnant. Des variantes du jeu existent. Chaque enfant peut jouer pour son propre compte. Il suffit cette fois de poser le premier la main sur la page illustrée. Inutile de dire qu'ils abiment vite le livre. Ils en tirent un réel plaisir. Et, l'on éprouve toutes les difficultés du monde à garder un bouquin hors de la portée des enfants. Vous les verrouillez. Sinon, les mamans, les grands mamans les leur donnent. Ces jeux "au livre" les occupent, les passionnent. Elles pourront exécuter tranquillement les tâches ménagères, causer avec la voisine sans crainte. Les petits ne risquent plus de s'en aller au grès de leur fantaisie et de se perdre (1). Les menaces réitérées, les raclées ne désarment pas ces chéris. Nos bonnes mères n'auront cure de vos plaintes. La petite bibliothèque que vous essayez laborieusement de créer ne compte que des traités de philosophie, des Que sais-je, bref des ouvrages sans illustrations. Ceux-là aussi, vous aurez du mal à les conserver. Les plus grands viendront y puiser. Nous aborderons ce problème plus loin.

(1) Nos maisons ne sont jamais fermées. Un moment d'inattention et l'enfant qui joue dans la cour s'éclipse. On le retrouve par des communiqués à la radio.

Ainsi nos enfants s'amuse avec le livre. Ils le font dans la mesure où leurs aînés ont été à l'école. De nos jours cela est fréquent dans les villes et les gros villages. L'implantation de l'école y remonte à des années. Tel n'est pas le cas de certains villages. Nous faisons donc une restriction pour un nombre de petits villageois. Ils font figure de pionniers. L'école se situe à des kilomètres. Ils font le chemin à pied. Les parents démunis leur pourvoient dans le meilleur des cas une gamelle décauscous. A midi ils le mangent à l'ombre des arbres. Les cantines scolaires n'existent qu'officiellement. L'aide de l'UNESCO dans ce sens finit dans les poches. Une bonne femme achète au tournant d'une rue des conserves, de la vaisselle à un prix très bas. Elle ignore que ces ustensiles, cette nourriture appartiennent à des cantines scolaires fictives. L'écopier jeûne toute la journée. Il retape des kilomètres pour rentrer chez lui. Le repas du soir finit tard. La faim le torture, la fatigue l'abat. Il n'a pas la force, ni le courage de lire son manuel scolaire. Il se contentera d'apprendre la leçon du lendemain. Sinon, le maître le punit. Ses yeux se fatiguent vite à la lumière palote et tremblante d'une lampe à huile ou de l'âtre. Il s'endort. Le livre lui sert d'oreiller. Ou alors, il le lance sous le lit. Le tam tam bat allègrement. La veillée autour du feu le sollicite irrésistiblement. Dans les zones périphériques des villes, les conditions sociales sont identiques à celles des villages. Les bons élèves ont de la volonté à revendre. Ils lisent sous la lumière des poteaux électriques. Ils essayent de tirer le maximum de profits du manuel scolaire. On le reprend pendant les vacances. D'ailleurs le jeune paysan n'a pas le temps de lire pendant l'hivernage (1). Notre société lui refuse ce privilège. Il aide ses parents dans les travaux champêtres. Le refus de cultiver la terre n'intervient qu'à l'adolescence. D'ailleurs il n'éclate pas chez les filles. Elles se font bonnes dans la ville la plus proche. Elles rapportent beaucoup plus dans les travaux ménagers. Ils sont moins pénibles. Elles se payent avec l'argent qu'elles gagnent des vêtements, des cahiers et éventuellement un ou deux livres (lecture et calcul) pour la rentrée. Les livres scolaires manquent. Il arrive qu'on en distribue un par table. Mieux vaut en avoir un pour apprendre une leçon, faire des exercices.

Des petits génies vous émerveillent. Ils récitent des pages entières de vocabulaire, des textes dans un français correct. Vous y regardez de près. Vous découvrez qu'ils vivent dans des conditions décentes. Ils mangent à midi. Ils ont une lampe à pétrole ou même une ampoule électrique. Ils ne travaillent pas pendant les vacances. Leurs parents disposent de quoi leur payer leur livre de lecture. Aussi ces chérubins se font un devoir de lire et relire leur unique livre. Ils ne disposent pas d'un éventail de choix assez large. Ils s'attardent sur les passages que le maître a expliqué. Ils les comprennent mieux. Ils peuvent les traduire, épater leur entourage. Finalement ils les savent par coeur.

(1) Saison des pluies

Après 4 à 5 années de scolarité une autre variante de l'Imprimé égaye leur lecture : la bande dessinée. Elle supprime le manuel scolaire. L'ancien petit génie devient un cancre en puissance, le garçon studieux en gaillard paresseux. La métamorphose affole les parents. Ils ne comprennent pas. Ils mettent tout en oeuvre pour ramener l'enfant de 8e et 7e aux ouvrages scolaires. Toutes les tentatives échouent. Les coups, les sermons semblent davantage les pousser vers le démon de la bande dessinée. Il les possède totalement. Ils l'achètent, la vendent, la louent, l'empruntent. Un véritable réseau s'organise. Rien n'arrive à le désamorcer. Et si vous voulez en lire, il vous suffit de vous adresser aux garçons de 10 à 14 ans. Des fois, s'ils savent que vous êtes amateur, ils viennent spontanément vous en prêter sans que vous l'ayez demandé. Ils prennent soin de les trier. Ils vous offrent des collections entières afin que vous puissiez lire dans une suite logique les différents épisodes d'une aventure. A cet age critique la plupart des écolier rejettent le manuel. Ils en ont par dessus la tête. Pendant des années, il a accaparé toute leur energie. Aucune autre sorte d'imprimé ne l'a secondé. Les classiques des lycéens sont inabornables pour ces enfants qui commencent à lire couramment. Ils n'éprouvent plus de plaisir à débiter des textes fades, isolés, découpés selon la fantaisie de pédagogues. Ces extraits ne se tiennent pas. Ils sont graves, peu gais. Nos écoliers découvrent les aventures vivantes de Pim Pam Poum, les facéties de Donald (1), les histoires grotesques de Picsou (1), Titi (1) et Sylvestre (1)... les mésaventures de Miki le Ranger, Zembla (1) le roi de la jungle, Buffalo Bill (1) les plongent dans un monde irréel, fabuleux. Elles satisfont leur besoin de rêves, d'évasion. Elles offrent des champs d'investigation, d'extrapolation à leur imagination d'enfants. Les récupérer s'avère difficile. Aussi, la plupart ne franchissent pas l'écueil de l'entrée en 6e.

Ceux qui échappent au goulot d'étranglement de cet examen ne restent pas tous au lycée. On les renvoie dès la 2ème ou 3ème année de scolarité. Les élèves des C.E.G. (2) qui échouent à deux reprises au B.E.P.C., ceux qui y réussissent grossissent les rangs. Les élèves brillants renvoyés des lycées pour grève et dont les parents n'ont ni argent, ni les bras longs pour les recaser allongent la liste. Renvoyés de l'école, tous ces jeunes gens regagnent leur famille, s'ils répugnent à apprendre un travail manuel. Il les enliserait davantage dans la misère. Les Dakarais traînent dans les centres culturels. Les malchanceux des petites villes et des villages renouent avec la bande dessinée. Le photo-roman s'implante. Mais il ne supprime pas la bande dessinée. Les séries " Lancio " célèbrent la C.I.A. Elles ont autant de succès au Sénégal qu'aux U.S.A. Les romans pornographiques, les carnets érotiques illustrés parachèvent la formation littéraire. Le fonds documentaire contient aussi des romans en livres de poche. Entre autres, "La Peste", l'Etranger de Camus, "La Condition Humaine" "Les Conquérants" "L'Espoir" d'André Malraux, les ouvrages d'auteurs africains traînent dans les cours, sous les matelas, sur les placards. Le livre rouge de Mao eut une vogue sans précédent.

(1) Personnage de bandes dessinées

(2) Collège d'Enseignement Général

Ces ouvrages entrent dans le circuit grâce aux lycéens du second cycle et aux étudiants. Ils se trouvent en général dans les programmes. Pendant les grandes vacances, tout le monde se retrouve. Leurs propriétaires les amènent dans leurs bagages. Ceux qui n'ont pas la chance de poursuivre leurs études les prennent. Ils se les ~~lès~~approprient. Ils se les prêtent. Un exemplaire atteint un nombre incalculable de lecteurs. Il finit par s'user et servir à allumer le feu. Impossible de se constituer une petite bibliothèque individuelle. Les tout petits s'amuse~~nt~~nt avec les ouvrages sous la complaisance de leurs parents. Les adolescents puisent dans votre réserve de Que sais-je, annales, livres de poche sans votre autorisation. Ils en disposent comme ils l'entendent. Même les dictionnaires n'échappent pas au massacre.

D'ailleurs le lycée ne surveille pas sa caisse de livres. Il réserve les manuels à ses jeunes frères. Il les leur remet. Il ne garde pas ses romans. Il néglige même une encyclopédie. Il n'a aucun sens de sa valeur. Au lycée l'administration l'envoie se présenter à une "bibliothèque" pour retirer sa fourniture. Un cagibi constitue la bibliothèque en question. Un Monsieur qui sait lire et compter lui remet une pile de livres. Etre bibliothécaire dans un établissement sénégalais ne requiert aucune formation professionnelle. L'élève remet les pieds à la bibliothèque à la fin de l'année pour rendre les livres. Il se plie à cette démarche s'il compte revenir l'année suivante. Sinon, il les emporte. L'estampillage indique la provenance de tous ces bouquins qui traînent dans les cours des concessions. Certains servent dans une école et portent le cachet d'une autre. Les plaisants vont les vendre sur la place du marché, ou au bouquiniste du coin. Ce genre de commerce fleurit. Il s'amplifie. Il devient un marasme. Beaucoup d'élèves vendent leurs ouvrages de base. Vous cherchez un manuel scolaire en vain dans l'étalage du bouquiniste. Un enfant, un adolescent vous accoste. Il vous propose un prix dérisoire. Si vous l'achetez, il fait d'une pierre deux coups. Il se débarrasse de l'ouvrage scolaire. Il déclarera à ses parents qu'on lui a volé. Pendant un moment personne ne le sommera d'aller lire. Il se nourrira tranquillement de sa littérature favorite : la bande dessinée. L'argent récupéré en vendant le livre ne trouve de meilleur placement que dans ce genre littéraire. Les parents n'ont aucune idée du trafic. Sa mère le verra avec son "Miki le Ranger", elle ne s'imaginer pas qu'il ait pu l'acheter. Par mesure d'économie, il achète un exemplaire usagé. Il n'aura donc pas de compte à rendre sur la provenance de "l'aventure" (1)

Malgré toutes ces péripéties, une minorité d'élèves sénégalais poursuit un cycle normal. Elle parvient à l'Université. Dans ce haut lieu du savoir, l'ancien lycéen toujours fourré dans les manuels (c'est à ce prix qu'on parvient à l'Université) dispose d'un moyen privilégié pour mener à bien ses études : la Bibliothèque Universitaire. Mais notre pays néo-colonisé relègue les institutions culturelles au second plan. La B.U. tombe victime de cette politique. Cela est

(1) Nom commun donné à la bande dessinée.

d'autant plus grave qu'elle joue un rôle primordial. Dans notre pays sous-développé, de tradition orale, elle constitue la seule planche de salut pour l'étudiant. Ce dernier vit le plus souvent dans un milieu modeste, analphabète (les enfants des cadres, de parents riches sont envoyés à l'étranger). Il ne peut se payer le luxe d'avoir chez ses parents, son arrière-cousin ou sa grand'tante, une chambre meublée à lui tout seul. La cellule familiale africaine hypertrophiée ne le permet pas. Faute d'argent pour construire des locaux, la cité universitaire n'offre pas de place à tous. Dans la pièce qu'il partage avec un ami, un cousin ou des frères, au milieu des séances interminables de thé, de palabres, du tam-tam et des rires, la concentration demeure impossible. La B.U. est l'unique îlot de silence, de recueillement, d'émulation favorable à une étude, une lecture sérieuse, à une réflexion profonde. Nous y allons rien que pour lire un roman. Le malheur est que nous ne trouvons pas toujours de la place à la salle de travail. Elle met à la disposition de milliers d'étudiants un nombre infime de places. La canule des tropiques s'accroît sous l'effet de la chaleur humaine pendant les périodes d'affluence. On suffoque de chaleur. Des étudiants se réfugient dans la salle des professeurs. Les moins hardis quittent la B.U., l'abandonnent. Ils s'inscrivent aux petites bibliothèques de départements. Quand ils réussissent à mettre la main sur l'ouvrage dont ils ont besoin, ils vont à la recherche de salle ou d'amphie libre. On peut changer de salle 3 fois dans une matinée. Elles sont prévues pour les cours. Par exemple on dispose d'une salle à la première heure. A la suivante on s'éclipse devant le professeur qui doit y tenir son cours. La pénurie des livres complètent nos déboires. Aucun effort n'est consenti pour satisfaire tant doit peu la demande. Le minimum d'exemplaires d'ouvrages fondamentaux manque. Tant pis si les camarades de la promotion vous devancent. Vous n'aviez qu'à les griller. Alors, notre infortune nous inspire des solutions ingénieuses. Nous constituons des groupes. Chaque membre achète selon sa bourse un ou deux manuels. Les ouvrages nomadisent. Ils passent d'un étudiant à l'autre, d'un département à un autre. En fin d'année vous vous retrouvez avec des livres qui ne vous appartiennent pas. Vous ignorez complètement où se trouvent ceux que vous avez achetés. Le réseau de prêt inter-étudiant ne s'organise qu'à force de courir en vain après les ouvrages de la B.U. Les nouveaux venus n'y pensent pas. Au début de notre première année, jamais nous n'avons pensé aller rouspéter auprès d'un conservateur. L'idée ne nous effleure même pas. Dans la plupart du temps nous arrivons à l'Université sans avoir jamais mis les pieds dans une bibliothèque. Notre formation se limite aux manuels, aux ouvrages qui nous tombent sous la main. Ce ne sont pas nos parents analphabètes qui vont contrôler nos lectures ! Nouveaux clients de la B.U., nous nous inscrivons machinalement. Le silence profond du grand bâtiment, le contrôle policier subi à l'entrée, la longue file qui attend à la banque de prêt impressionnent le bleu. Il se sent on ne peut plus perdu. Les multiples questions qu'ils se posent attendront. Un travail colossal accapare les bibliothécaires. Ils se dépêchent de tamponner sa carte pour passer au suivant. A ce premier contact, il réalise qu'il peut sortir des livres. Il voit les aînés le faire. Mieux, certains se dirigent vers les grandes salles équipées et s'installent pour étudier. Ils ne se gênent pas.

Ils se servent aux rayons, manipulent les grandes encyclopédies et dictionnaires aux reliures luisantes. Leur attitude lui insuffle du courage. Il aborde gaillardement l'un de ces "privilégiés". Il lui explique alors. Les explications ne sont jamais complètes. Des éléments manquent. Mais l'on craint de passer pour un ignare. Aussi, à la rentrée de la première année de fac, les listes de bibliographies nous gourent complètement. A la longue, elles nous lassent. Nous ignorons l'utilité des références complètes. A quoi cela sert-il de savoir qu'il s'agit de la même édition de tel éditeur qui siège à Paris, Londres ou Montréal ? Que signifient ces nombres de 6 chiffres que les professeurs se complaisent tous à nous débiter ? Ils l'appellent "la cote à la B.U." Que signifie ce "L" qui précède ces chiffres. Nous nous embrouillons. Nous jugeons inutile de nous embarrasser de toutes ces considérations. Nous notons seulement les noms d'auteur et les titres. Le professeur, l'assistant africain se confrontent chaque rentrée à ce problème. Aussi, il supplée la B.U. Il explique l'intérêt des bibliographies, ce qu'est une cote, un fichier auteur. Comment les utiliser. Il s'appuie sur des exemples précis. L'initiation à la bibliothéconomie ne dépasse guère ces notions sommaires. Aucun mot sur le prêt inter, la boîte aux idées. Par hasard nous découvrons le fichier matière. A force de tripoter là dedans nous en saisissons le classement. Le temps aidant, nous nous habitons petit à petit à cette B.U. dénommée "le temple des carrieristes" Le surnom se justifie. Nous nous y rendons pour consulter les manuels, les ouvrages de base au programme. Ils suffisent pour obtenir le diplôme. Dans le cadre de la sénégalisation, il nous assure une carrière convenable, du moins pour le moment. La mission de B.U. sénégalaise serait donc remplie si elle favorisait l'accès de tous les étudiants à ces ouvrages fondamentaux. Comment ? Elle instituerait l'aide au lecteur et ferait un effort pour augmenter le fonds de livres primordiaux. Tant pis si nous continuons à nous parquer dans des salles de lecture exigües où l'éclairage direct et vif fatigue nos yeux, à courir à droite et à gauche pour repérer une salle de cours libre. Nous sommes pauvres. Nous ne pouvons faire une campagne de charme aux irrécupérables pour les amener à lire. N'empêche notre devoir est d'aider les étudiants de bonne volonté. A défaut d'une B.U. ultra équipée, qu'on leur réserve au moins une aide dans leur recherche. Qu'ils connaissent les services qu'ils peuvent attendre de leur B.U.

L'accueil, l'atmosphère, l'organisation de la B.U. de Dakar la rendre étrangère aux étudiants sénégalais. Nous ne la considérons pas comme notre bien. Il y a deux ou trois années, au cours d'une manifestation des extrémistes ont proposé de brûler la B.U. Certains éléments incontrôlés ont même mis le feu à des volumes. Heureusement il ne s'est pas propagé. Ces individus pensent ainsi atteindre les pouvoirs publics et le patronnat universitaire dans son point le plus vulnérable. Ils n'ont pas eu l'impression que ces livres leur appartenaient. Ils n'y accèdent qu'avec difficulté. Par contre les professeurs en usent à leur guise, se sentent parfaitement à l'aise dans la B.U. les bibliothécaires s'empressent de les servir. Ils déambulent dans la salle de

références alors qu'une bonne dame nous renvoie dès que nous mettons le nez à la porte de cette pièce climatisée (1). Les élèves et étudiants qui ont tenté de brûler les livres de la B.U. l'ont fait dans un accès de rage longtemps contenu. A défaut d'autre chose, ils la déverse sur les outils de travail de tous les gens qui les traumatisent en leur refusant le diplôme, seul moyen d'accéder à un statut socio-économique convenable. Les étudiants qui les en ont empêchés, les comprennent. Mais ils ont une autre appréciation de la situation. A force de courir après le manuel, ils le vénèrent inconsciemment. Ils lui voue un culte. Nous n'oublierons jamais l'indignation de certains camarades. Ils étaient au bord des larmes de voir un livre brûler. Ils lui confère une valeur indéniable. Les tracas de la B.U. ne l'enlève pas. Au contraire, la rareté, la difficulté de l'obtenir la renforce. Surtout quand le professeur ne l'ôte pas de la circulation et que nous y retrouvons mot à mot le cours qu'il nous a récité magistralement ! Nous le "re-sacralisons". Le passage à l'Université comporte un aspect positif. Nous prenons conscience de l'intérêt de l'Imprimé. Pendant 3 à 4 ans nous sommes obligés de lire des romans, des journaux comme Le Monde, des revues médicales.... Car malgré tout un esprit d'émulation prévaut dans le monde universitaire. Dût-il être celui d'un pays sous-développé. Il prête à la curiosité intellectuel, à l'appétit du savoir.

Et même si la recherche est l'au delà interdit du savoir, les cadres sénégalais acquièrent une bonne fois pour toute un pendhant pour les livres, les journaux. Même si notre vie mondaine très chargée ne leur laisse pas le temps de lire, ils se font un sacré devoir d'avoir une petite bibliothèque personnelle. Cela fait bien. Ils achètent des séries de collections aux reliures de luxe. Les encyclopédies, les dictionnaires, médical ou autres, occupent la première place. Le livre de poche n'est pas représenté. Ces messieurs s'abonnent au monde, à Paris-Match, au Canard Enchaîné, au Soleil, etc... Les femmes ont une prédilection pour les journaux de mode. Ces messieurs-dames constituent une infime partie de la population. Ils ont de l'argent.

Alors qu'en est-il de ceux qui n'ont pas la chance de faire l'Université, d'avoir un diplôme supérieur, une bonne situation qui leur permettent d'acheter des encyclopédies de luxe ? Les cadres moyens (instituteurs, sage-femmes, infirmiers, employés de bureau, etc....) peuvent eux aussi s'intéresser aux livres. L'enseignement oblige les maîtres à consulter perpétuellement les ouvrages scolaires, à se recycler. Mais ils ne le font que dans le cadre strict des préparations de leçons. Ou alors, comme tous les autres, ils se réfèrent aux livres fondamentaux nécessaires à la réussite d'un concours professionnel. Ils ne jouissent pas de bibliothèques publiques (excepté les Dakarais). Le peu d'argent qu'ils perçoivent sert à entretenir une large famille. Parfois il n'y suffit même pas. Un budget, si petit qu'il puisse être, ne peut être alouer aux romans. Certains jeunes gens secouent le joug familial. Ils s'écartent de la communauté et pensent mener une vie indépendante. En fait, ils s'intèrent

(1) Notre salle de lecture ne l'est pas

(2) Quotidiens sénégalais

dans un autre groupe, celui des jeunes. Leurs revenus se dissolvent dans les surprise-party, les "thé", l'achat de disques, d'électrophone, de magnétophone. Nous connaissons tout des musiques modernes afro-américaine, afro-cubaine, anglaise et française. Rien ne nous échappent ainsi des musiciens et chanteurs. "Salut les copain" fournit les renseignements sur les artistes français. Les pochettes de disques informent sur la vie des musiciens Noirs, Américains et cubains. A l'occasion France-Soir complète les informations : les querelles et le divorce de Johnny et Sylvie passent les frontières. Le livre fait donc piètre figure. Le journal le supplante. Le soleil intéresse pas la rubrique "sport". Lors des championnats nationaux de lutte et de football; il atteint les plus forts tirages. La demande excède l'offre. Car les analphabètes l'achètent. Ils veulent bien voir que "Double less" (1) a bien terrassé "le tigre de fass" (1). Le reporter ne rate jamais la photo qui confirme la victoire d'un lutteur. Les partisans de ce dernier détiennent ainsi une preuve irréfutable. Ils la brandissent dans les rues, les places de marché. Leurs adversaires ne peuvent alors contester. L'image du Soleil est parlante. Un grand champion le sait tellement qu'il plaque son adversaire au sol, l'y maintient jusqu'à ce qu'on le photographie. A l'occasion il retient le malheureux dans cette position inconfortable et demande : "Photo !" Chacun voudra sa "photo". Il la découpe du quotidien. Les soleils traînent ensuite partout. L'on retrouvera l'image partout, dans les cars rapides de Dakar, les voyageurs la commentent toute la semaine. Un an après elle continue d'orner les huttes des hameaux les plus reculés. Le Sénégalais moyen lit aussi "Au rythme de la ville". Cette rubrique du Soleil rapporte les procès, les scandales. Cette prédilection pour les faits divers expliquent la renommée des journaux à sensation. Pendant ce temps, le Canard Enchaîné trône sur les bureaux à côté des romans photos. Les femmes secrétaires, employées....préfèrent ce genre littéraire. Elles ne lisent pas autre chose. Les éditeurs de magazines féminines le savent à tel enseigne que les revues "Bingo", "Amina" comportent des photos-romans aux dernières pages? Les "Nous Deux", "Intimité" se tassent sur la table du salon à côté de l'album photo. La bibliothèque se garnit de bibelots : poupées, objets d'art de tous les horizons. Ceux des Chinois sont les plus appréciés. Une femme sénégalaise alphabétisée somme son mari d'acheter une "bibliothèque". Ne vous y trompez pas. Elle ne se soucie pas des livres. Les bibliothèques meublent tous les salons. Rares sont celles qui contiennent des livres. Ceux qui se hasardent à y garder des ouvrages n'y mettent que quelques dictionnaires et encyclopédies aux reliures luxueuses. Ils servent à embellir le décor. A part quelques séances de dépoussiérage, personne ne les touchent. D'ailleurs la bibliothèque se destine au plaisir des yeux uniquement. On la pare comme un fanal. Nos artisans locaux la fignolent, et excellent dans les raffinements. La notion de bibliothèque change de sens. Le meuble n'est plus dans une pièce isolée, favorable à l'étude et à la méditation. Il devient un bibelot, un objet d'art dans le salon sénégalais. Les visiteurs innombrables l'y admirent. Des fabricants astucieux y prévoient une place pour la télévision. Les dictionnaires que l'on

(1) Pseudonymes de lutteurs

nettoie de temps à autre ont des parents pauvres : les nouveaux horizons. Ils pullulent . Ils nous inondent. Mais les gens les boudent. Ces livres ne sont pas beaux. La couverture est trop terne. Ils sont mal reliés. Les feuilles se détachent avant la fin d'une première lecture. Nous détestons qu'on nous prenne pour des idiots et qu'on nous refille du camelot. Nous avons l'impression que ces romans n'ont pas trouvé de clients dans le monde entier. Les Américains s'en débarrassent. Ils auraient dû les jeter à la mer. Nous refusons d'être une poubelle. Du coup les "nouveaux horizons" se ravalent au rang de la mauvaise paille. Ils allument et ravivent le feu. Ils ne contiennent même pas d'illustrations pour amuser les petits. L'impérialisme culturel yankee n'investit pas assez dans le livre. Pourtant les Américains ne lésinent pas pour atteindre leur but. Méconnaissent-ils notre mentalité ? La qualité, la beauté extérieure, nous touche profondément, le mépris de notre sensibilité, de notre faculté d'apprécier aussi. L'échec est d'autant plus cuisant que le petit livre rouge de Mao apparaît. Il eût même une grande vogue il y a deux ans. Tous les jeunes gens se promènent un petit livre rouge dans la main ou dans la poche arrière de leur pantalon. Ils ne le lisent pas évidemment. Ils le portent comme ils mettent un médaillon. La reliure en toile cirée avec de petits grains est très décorative. La vogue passa comme une mauvaise tornade. Mais les dangers n'étaient pas négligeables. Le simple fait que les Chinois ne nous imposent pas leur présence comme les Américains donnent du crédit à leur bible. La colonisation française ne date pas de mathusalem. Une quelconque présence étrangère et blanche de surcroît raffraichit les mémoires. Cela ne facilite pas l'intronisation de nouveaux horizons.

## CHAPITRE III

---

### ~~3ème Partie~~ : SUCCES DE LA RADIO :

---

#### UN DANGER

---

Par contre la radio accroche toutes les couches de la population. Elle pénètre dans les coins les plus reculés. Elle éclipse l'imprimé. La tradition orale sénégalaise se conforme à ce mass-média. Nous avons tendance à écouter plutôt qu'à lire. L'Imprimé s'est implanté en Occident avant la révolution audio-visuelle. Cinq siècles de présence lui assurent une place indiscutable, définitive. Tel n'est pas notre cas. L'écrit imprimé a précédé la radio de quelques années. Et encore elle n'a touché qu'une minorité de Sénégalais. Sa pénétration dans la masse sénégalaise coïncide à peu près avec l'implantation de "radio Sénégal". On pourrait même se demander si les airs folkloriques que diffusait la station ne grillaient pas les textes de bonne littérature coloniale dans les zones défavorisées par la scolarisation. Les lecteurs étaient rares. Les auditeurs par contre foisonnaient. De nos jours, des villageois, font des kilomètres pour se faire lire ou écrire une lettre. Ils écoutent tous O.R.T.S.<sup>(1)</sup> Il pallie aux manques de l'analphabétisation. Il organise l'éducation, la formation des paysans "la radio éducative rurale" (2) les initie aux techniques agricoles modernes. Elle les invite à venir s'exprimer. Les reporters sillonnent le pays, un magnétophone à la main. "Disso" (3) atteint un succès populaire remarquable. Les prospectus sur l'hygiène alimentaire, les conseils aux futures et jeunes mamans, la lutte contre les épidémies ne semblent plus être en vogue. Ils ornaient les cases. Des émissions radio-phoniques les remplacent. Les ménagères savent que tel jour, à telle heure se diffusent des recettes de cuisine. Les jeunes gens éplorés, incompris dans leur amour sans frontière de castes se confient à "Tata Rose (4)". Cette dernière sermonne les mauvaises mères, les mauvaises maîtresses de maison. Elle lance de violentes diatribes contre les mauvais maris. Cela ne se passe pas sans coup férir. D'aucuns se sentent visés. Ils se fâchent. Ils écrivent à la pauvre animatrice. Elle leur présente ses excuses, explique sa bonne intention. Désormais après chaque émission, elle le fait pour éviter de blesser les susceptibilités. Nous lui aurions volontiers suggéré de commencer son émission par les mots : " les personnages de l'histoire qu'on va raconter sont fictifs. Toute ressemblance .... ". Les romanciers agissent ainsi.

Radio Sénégal ne lèse personne. Les sketches, des reportages de comédies égayent les après-midi des rieurs. Les personnages imbus d'ascendance glorieuse trouvent leur compte dans les relations des hauts faits de leurs aïeux. Des griots détenteurs de l'histoire récitent ou chantent l'arbre généalogique des grandes familles. Ils célèbrent les louanges des pieux, racontent au son du Khalam (5), de la Kora (5) ou du balafon (5) les légendes épiques. L'O.R.T.S. se fait une obligation de dénicher ces " Hommes-livres". Aujourd'hui ces troubadours ne font plus du porte-à-porte. Ils vont directement à la chaîne Nationale de l'O.R.T.S. Ils passent des tests. S'ils détiennent un véritable savoir on le diffuse. Quand il y a un litige, un fait peu clair dans l'histoire, l'on appelle les griots de la contrée où l'action s'est déroulée. Ils donnent leur version. Ils la détiennent de leur père qui le savent par leur père..... ainsi de suite. Et ils remontent jusqu'aux contemporains de l'histoire. Chaque fois que vous demandez à un griot l'origine de sa science, il vous répond qu'il l'a héritée de ses parents. Les descendants de l'auteur, d'un geste peuvent contester le récit du griot. En général, ils le font quand cela les éclabousse, les ternit. Aussi l'animateur tourne-t-il autour des histoires de trahison de peur de blesser  $\alpha$  ou  $\gamma$  ! Nous nous attachons au passé. Naufragés dans l'océan de la modernisation, nous nous y accrochons comme à une bouée de sauvetage. Nous aurons beau être intellectuels, occidentalisés nous continuerons de rechercher notre identité par référence au passé. Nous écoutons religieusement ces " Iliade et Odyssée" Nous nous enorgueillissons d'appartenir à une haute lignée. Tel cet Ingénieur P.D.G. d'une grande société qui saute de son siège, lance le cri guttural ancestral. La radio a débité les grandes figures Ardos (6). La liste s'achève sur le nom de son père, l'historien griot ajoute des précisions sur la vie de ce dernier. Ces émissions nous retrempent dans notre monde traditionnel, notre paradis perdu. Nous les accueillons comme un bain purificateur. La verve du griot est irrésistible. Elle dore les légendes les plus sanglantes. Nous nous laissons emportés. Le vernis occidental craque sous l'effet du Khalam. Qu'il récite ou qu'il chante, l'intonation du griot qu'appuie un arrière fond musical constitue un plaisir unique. Aucun écrit ne peut rendre cette atmosphère envoûtante. Nous percevons la magie des mots dits dans notre langue. Les jeux de mots, les assonances, le rythme confèrent à la relation historique une dimension poétique. Un livre d'histoire relate les mêmes faits d'une façon objective, scientifique. Les étudiants d'histoire, les élèves le consulteront. Les autres, intellectuels, analphabètes les écoutent à la radio. L'analphabétisation n'entre pas en ligne de compte.

- (1) Office de Radio Télévision du Sénégal
- (2) Emission de radio Sénégal
- (3) Conversation en oualof. Autre nom de l'émission
- (4) Animatrice
- (5) Instruments de musique
- (6) Des guerriers qui dominent une partie de la région du Fleuve

A cause de l'analphabétisation, la radio diffuse les faire-parts, de décès, de cérémonies de toute sorte. Les remerciements, les mots doux passent à travers les ondes. Pour faire la publicité, les organisateurs d'un bal, d'une nuit folklorique ne couvrent pas les murs d'affiches. Ils font des appels à la radio, nomment les personnes qu'ils invitent spécialement. Les chanteurs, les musiciens viennent eux-mêmes dans le studio pour parler aux gens. Ils affirment qu'ils donneront le meilleur d'eux-mêmes. Une de leur dernière création se diffuse en même temps qu'il parle. Ils concluent : "Si vous voulez entendre, voir le reste....." La publicité a revêtu parfois une façon originale. Les fabricants de tous les horizons louent les services de la radio. Les animateurs parcourent les marchés, les villages, les quartiers populaires. Les tam-tam et les griots ne manquent pas le rendez-vous. N'importe qui vient tenir ses réflexions sur le produit dont on fait la publicité. L'improvisation tient une grande place. Les chants et la danse aussi. Les gagnants reçoivent comme prix une quantité du produit. Les trouvailles des formules publicitaires et de bonnes idées se révèlent au cours de l'émission. Personne ne s'offusque du tapage. Au contraire il attire les gens. Une petite fête populaire s'improvise. Une affiche, une adresse et n° de téléphone de la maison vendeuse ne touche qu'une minorité. Dans ce pays du rythme, de la danse, des veillées et des palabres interminables, la lecture ne peut être envisagée comme un réel plaisir, une distraction. Elle est une corvée pour l'élève. La majorité de la population fait une nette différence entre science et sagesse. Le manuel scolaire fait accéder à la science, au savoir. Un savoir est un outil. La sagesse permet de l'utiliser à bon escient. L'homme accède à la sagesse par un échange fructueux, une grande expérience sociale en se frottant aux autres hommes. L'échange se situe à deux niveaux. Les interlocuteurs proches vous lègue leur mine de connaissances. Vous devez "converser", écouter les conversations. Les parents sentant le poids des ans appellent leurs enfants. Les séances de longues causeries s'appellent des "prêts". L'idiome implique que le savoir qu'on vous lègue est à transmettre. Il ne vous appartient pas. Maintenant, les progrès techniques ont mis au point une aubaine. La radio permet de vous enrichir de la connaissance d'hommes éloignés. Elle a pénétré dans toute la population. Tout un chacun dispose d'un poste. Les foyers en comptent un minimum de deux. Un seul poserait des problèmes. Les jeunes écoutent la musique de la "Chaîne Inter" alors que la Chaîne Nationale diffuse les faire-parts de décès. Les vieux ne ratent jamais cette émission. C'est aujourd'hui au Sénégal, l'unique moyen d'être au courant de la mort d'un ami ou d'un parent. D'ailleurs les jeunes s'intéressent aux avis et communiqués". Ils "tiennent lieu de convocation" quelque'elle soit. Vous aurez beau laisser votre adresse à un ministère, une connaissance vient vous dire "j'ai entendu ton nom à la radio. C'est sûrement toi parce-qu'ils ont dit le nom du quartier". Pour les résultats des concours, l'on prend soin de spécifier les dates de naissance. La bureaucratie administrative, étant ce qu'elle est, on vous appelle parfois de cette façon si péremptoire pour opposer un refus à votre demande. Une secrétaire distraite a glissé votre nom dans la liste des élus. Il serait tellement plus discret de vous envoyer une lettre ! Mais l'on n'est pas sûr qu'elle arrive à temps. Alors que l'appel à la radio vous parvient où

que vous soyez dans le pays. Même si vous ne l'écoutez pas, il y aura infailliblement un parent qui l'écoute au moment précis de la lecture de la convocation. Ainsi, les exigences de l'analphabétisation s'étendent aux alphabétisés. Ils sont minoritaires.

Dans notre pays on établit un postulat : les messages "ne peuvent atteindre les personnes visées, qu'à condition d'être compréhensibles, acceptables, diffusés par les moyens les plus efficaces et intégrés à un dialogue dans lequel ceux qui reçoivent les messages puissent à leur tour parler à ceux qui les ont envoyés"<sup>(1)</sup> La radio permet ce type de communication. Elle se plie à la méthode traditionnelle de dialogue d'homme à homme. Dans le cas de "disso" l'hypothèse se vérifie. Les paysans viennent dire leur mot. En outre le pouls de la tension socio-politique se connaît aisément ainsi. L'on diffuse l'émission en différé. Nous n'en garantissons ni l'intégralité, ni l'originalité. Quoiqu'il en soit, elle nous donne l'illusion de vivre dans une démocratie populaire. Le paysan crie haut et fort dans le micro de Radio Sénégal l'échec du dernier plan quadrienal, la malhonnêteté du gouvernement. Il entend une autre version de ses dires arrangés par l'animateur ou alors n'entend rien du tout. Il criera scandale scandale sous l'arbre à palabres. Sa colère ne va pas gonfler le torrent de rage de ses collègues qui croupissent dans la misère à 500 km. Ils ne lisent pas, n'écrivent pas. La solution de distribuer des tracts ne s'envisage pas. Après quelques expériences malheureuses, radio Sénégal semble choisir ses interlocuteurs paysans. Le malaise s'amplifie. Paradoxalement les déclarations mielleuses rassurent les esprits inquiets. Elle accomplit sa mission à merveille. Elle gave les chômeurs (élèves renvoyés de l'école) de musique.. Elle chloroforme toutes les consciences. De nature gaie, une ambiance musicale fait vite de noyer nos rancœurs. Le ventre plein, le jeune désœuvré boira son thé en dansant. Le fourire égaye le "thé dansant" (2) Donald (3), Piscou (3), Loulou (3), Riri (3), Fifi (3) et autres n'ont pas manqué le rendez-vous. Pourquoi alors broyé du noir. Lire des journaux qui pronostiquent l'imminence de la fin du monde si l'équilibre dans la terreur se rompt ? "L'Afrique Noire est mal partie" qui, exhume les tares de notre société ? La vie communautaire atténue la misère sociale. Elle existe. Mais elle ne pèse pas sur les gens. Des journaux la fustigent. Ils n'atteignent pas la population sénégalaise. Des livres dénoncent la néocolonisation. Les messages ne passent pas. La difficulté de les saisir décourage. Pourquoi s'évertuer à comprendre une terminologie compliquée qui ne présage rien de bon. Mieux vaut écouter la radio. Elle relève le moral. Ses ténors prédisent le décollage économique pour l'an 2000. Les oiseaux de mauvaise augure sénégalais, africains, étrangers écrivent, publient chez Maspero, Mais elle les a grillés. De part leur nature imprimé, les écrits ne s'intègrent pas à la large

(1) Antony Brock : Population et communication : la transmission du message" in Bull. de l'UNESCO - Nov. Déc. 1974

(2) Emission de Radio Sénégal

(3) Personnages de Walt Disney

couche de population de tradition orale. Le choix du pouvoir en place ne les privilège pas.

Il tendrait plutôt à défavoriser l'Imprimé au profit de la radio au niveau de l'école primaire. Nous nous mettons à la mode audio-visuelle. Dans l'apprentissage d'une langue, cette méthode conduit à des résultats spectaculaires paraît-il. Apôtres et défenseurs de la francophonie, nous l'utilisons "pour apprendre à parler français". Citoyens d'un pays sous-développé, nous l'adaptions à nos réalités financières et sénégalaises. Les dosages, études, racolements aboutissent à une méthode, C.L.A.D. (Centre de linguistique appliqué de Dakar). Notre génération ne fut pas victime du C.L.A.D. Notre appréciation ne porte que sur les moyens et les résultats de l'expérience. Les premiers conditionnent les méthodes qui mènent aux derniers. Nos moyens sont précaires. Ils ne nous permettent pas d'instituer une éducation audio-visuelle fonctionnelle et rentable. Notre entrée dans le concert audio-visuel se fait avec grand fracas. Des spécialistes éminents apparaissent comme les mauvaises herbes après la première tornade. Sanglés dans leurs costumes européens, ils s'affairent dans les locaux de la Faculté des Lettres. Ils pondent des textes. A 8h5 de matin, à 5h5 de l'après-midi les maîtres et élèves sénégalais ouvrent leurs portes et leurs oreilles. Les premiers accrochent en synchronisation avec le texte que débite la radio, des images au tableau. Des scènes manquent. Et bien ils les miment ou les griffonnent au tableau. La mise en marche du système coûte cher évidemment. Ces messieurs les initiateurs disposent de voitures. Ils organisent des stages, des séminaires de recyclage. Comble de misère, les résultats sont catastrophiques. L'enfant jouit d'une excellente mémoire. Il retient les belles phrases françaises. Il les prononce même "à la française". Liaison, accent, contraction, rien n'y manque. Mais la mascarade s'arrête là. Des scènes, des images évoquent de petites merveilles de phrases. Pour peu que vous dissociiez ces deux sortes d'éléments le jeune génie se transforme en cancre en puissance. Il ne peut lire une phrase, seule, sans l'image assortie. Vous écrivez une phrase dans rapport avec une image. Vous les associez. Vous les lui soumettez. Il vous sort la phrase correspondante à l'image. Il récite des phrases. Il n'arrive pas à lire un mot. Il sait parler français. Le petit français n'a pas besoin d'aller à l'école pour parler sa langue maternelle. Il a un avantage sur l'écolier Sénégalais. Le premier comprend ce qu'il dit. Le second le devine si la scène est familière. Sinon il ne saisit rien du jargon qu'il parle. Les pouvoirs publics n'ignorent pas le désastre. Les enfants de hauts fonctionnaires ceux des européens fréquentent les écoles privées ou l'école franco-sénégalaise. Elles n'utilisent pas le C.L.A.D. Les parents connaissent le coût d'une méthode audio-visuelle efficace. Ils mesurent les limites de notre C.L.A.D. Il cumule toutes les tares de l'enseignement traditionnel et des techniques ultra-modernes.

Pour le moment l'audio-visuel n'a pas de place dans l'enseignement sénégalais. Parler français est utile. Le comprendre, le lire et l'écrire sont encore mieux. Tant pis si nous l'articulons avec un **accent** oualof (1), serer (1) ou toucouleur (1). Le C.L.A.D. nous coûte les yeux de la tête.

(1) Ethnies sénégalaises

L'achat des magnétophones, postes récepteurs, figurines, l'organisation de stage, la mobilisation d'une certaine intelligentsia, pour le mettre au point accaparent trop d'efforts pour des résultats catastrophiques. En fait l'institution du C.L.A.D. sert à faire accéder certains individus à des promotions sociales qu'aucun diplôme, aucune compétence ne pourrait leur faire atteindre. Elle les affuble de titres ronflants. Elle n'avantage que ceux qui bénéficient de ces **sinécures**. Elle hypothèque l'avenir de la grande masse d'enfants, de paysans, ouvriers et petits fonctionnaires. L'appareillage audio-visuel revient cher. Le sous-développement nous oblige à revenir aux livres pour nous initier aux langues écrites. Seul l'imprimé nous aiderait à nous réenraciner dans notre culture, à la fixer une bonne fois pour toute. La méthode est longue, fastidieuse. Pourtant les résultats sont positifs. Témoin en est le succès populaire du périodique "Kaddu". Il vit le jour grâce au bénévolat de patriotes. Il essaye de nous faire redécouvrir notre patrimoine culturel, de nous réapprendre ce que nous avons oublié. L'avenir s'annonce sombre pour le journal. Un imprimé d'avant garde fait lever les boucliers. Des pressions limitent la diffusion. Par contre les nouveaux horizons qui chlorophorment les consciences nous envahissent. Nous les ignorons magistralement. Ils ne satisfont pas notre sensibilité, ils ne correspondent pas à nos aspirations.

## CONCLUSION

---

Ainsi, l'imprimé quelque soit son contenu n'occupe pas la place qui lui revient de droit au Sénégal. L'alphabétisation lui assurerait contre vents et marées une large clientèle. L'analphabétisation concerne une grande proportion de sénégalais. On ne consent aucun effort pour l'enrayer. Des intellectuels s'acharnent à combattre notre sous-développement culturel. Leur lutte va à l'encontre des intérêts de ceux qui dispensent des allocations. Les journaux naissent et meurent aussitôt. Les romans "fleuves noirs" allument ou ravivent le feu. Les photo-romans florissent. La bande dessinée trône. Elle mène une concurrence acharnée au manuel scolaire.

Cet ouvrage fait autour de lui l'unanimité des analphabètes, des alphabétisés, des pouvoirs publics et des contestataires. Il est primordial. Car la "demande de l'enseignement" est "basée sur une appréciation réaliste des avantages économiques et sociaux qu'il était possible d'en tirer dans toutes les couches sociales" (1). L'école est le moyen privilégié de promotion sociale réservée aux individus de talent. Le sous-développement intellectuel et technique n'offre pas de chance en dehors de la filière officielle de l'enseignement. La population sénégalaise réserve une place de choix au support de cet enseignement : le manuel scolaire. La mère le ramasse dans la cour et le garde. Le père l'achète sans bougonner. L'écopier, l'étudiant le lègue à ses cadets. Ainsi, nous essayons de pallier à la pénurie de bibliothèques. Notre organisation interne semble a priori solide, sans faille. Elle est d'une précarité touchante, lamentable. Les manuels scolaires ne suffisent pas à la formation culturelle. Ils lassent à la longue. Les nombreux adolescents renvoyés de l'école, les jeunes adultes ouvriers, artisans, forment un potentiel de lecteurs. Le contexte social de tradition orale ne favorise pas la lecture. L'expérience montre que la bibliothèque de par sa seule présence attire des clients. Au Sénégal des bibliothèques récupérerait et aiderait beaucoup les nombreux désœuvrés. Un effort doit être fait dans ce sens. Beaucoup de bonnes volontés manifestent le désir d'apprendre. Un endroit calme, silencieux, une bibliothèque serait une providence pour ce qui soliloque laborieusement à l'ombre d'un arbre. Dût-elle être rudimentaire, réduite au stricte minimum. L'essentiel sera d'y trouver des livres élémentaires. Leur ambition ne dépasse pas souvent la lecture courante et le calcul élémentaire. A la bibliothèque, ils mettraient la main sur les lycéens, les écoliers qui en savent plus long qu'eux. Ils leur expliqueraient d'une façon posée, moins hative et évasive que lors d'une séance de thé quand la radio diffuse de la musique.

(1) CAMPION-VINCENT (Véronique) "Système d'Enseignement et modalité sociale au Sénégal" dans Sociologie des Mutations G. Balandier, - Paris, Anthropos, 1970, p. 449

Comme nous l'avons vu, l'alphabétisation relègue l'imprimé, excepté le livre scolaire, au second rang des mass média. Et paradoxalement, elle lui assure un avenir brillant dans le cadre d'une organisation rationnelle de la lecture publique au Sénégal sous-développé. L'alphabétisme ne peut survivre. Les exigences de la vie moderne, depuis la petite signature jusqu'à la lecture du tract politique la condamnent sans appel. Dans notre pays sa disparition s'opérera grâce au livre, au journal, disponibles dans les bibliothèques publiques, aux caractères imprimés sur papier. Seul ce support nous est accessible. Il ne nécessite pas d'installations onéreuses, d'appareils électriques. Un livre, un journal, un imprimé peuvent se lire dans une case, une hutte, sous ou sur un arbre, à la lumière d'une bougie, d'un feu de bois. Voilà pourquoi le Sénégal sous-développé qui a "les pieds dans le paléolithique" s'alignera forcément dans le rang dépassé de la "galaxie Gutenberg". Dût-il avoir la tête dans le thermo-nucléaire.

BIBLIOGRAPHIE

---

- CAMPION-VINCENT (Véronique).- Système d'enseignement et modalité sociale au Sénégal (In : Sociologie des mutations/sous la direction de G. Balandier.- Paris : Anthropos, 1970)
- BROCK (Antony).- Population et communication : la transmission du Message (In : Bulletin de l'U.N.E.S.C.O.- Paris : 1974.- vol. 28, n° 6, p. 326-330)
- OLDEROGGE (Dimitri).- Les langues méconnues de l'Afrique (In : courrier de l'U.N.E.S.C.O.- Paris : 1966.- p. 25-29)

